

Quatuor n° 2 de Gabriel Fauré

Fauré a trente ans quand il commence à composer de la musique de chambre en 1875. Il n'a pour l'instant rien composé qui le fasse particulièrement admirer alors. Le déclic sera, comme il le dit lui-même dans un entretien en 1922 : « *La vérité, c'est qu'avant 1870, je n'aurais pas songé à composer sonate ou quatuor. Il n'y avait alors aucune possibilité pour un jeune musicien de faire entendre ce type d'ouvrages. Il a fallu que Camille Saint-Saëns fondât en 1871, la Société nationale de Musique dont la principale occupation devait être justement de faire exécuter les ouvrages de jeunes compositeurs, pour que je me mette à l'ouvrage.* » Toujours aiguillonné par son maître, il donnait en 1876 sa première *Sonate* et trois ans plus tard, son premier Quatuor, *le n° 1 en ut mineur*, le 11 février 1880 à 35 ans. Il subira quelques remaniements par la suite. Tournant décisif que celui-là puisque la musique de chambre sera l'un des domaines où le génie fauréen s'illustrera avec continuité et succès.

Quant à la genèse du *n° 2, en sol mineur pour piano et cordes*, elle demeure encore mystérieuse, sa rédaction occupant la majeure partie des années 1885 et 86. En sachant que sa pièce la plus connue, le fameux *Requiem* prît naissance année 1886. Si l'on note pas mal de similitudes entre le second et le premier, on peut remarquer pour celui *en sol mineur* qui fait l'objet de ce concert, un équilibre instrumental modifié laissant place à une fréquente opposition des deux blocs : piano – cordes. Une opposition qui s'exalte parfois jusqu'à la fureur. Puissant, tumultueux, "d'une force éruptive" écrira-t-on pour son premier mouvement, un *Allegro molto moderato.*, qui présentera une réexposition donnée fortissimo encore plus âpre, déchaînée que le début, sans parler de la longue coda qui fera de nouveau exploser avec éclat cet impétueux thème initial pour, finalement, conclure sur un pianissimo.

Dans le *scherzo*, tout feu tout flamme, on retrouve l'heureux alliage du piano et des pizzicati. Cette page chez Fauré est reconnue comme exceptionnelle de par la couleur fantastique obtenue.

Dans l'*adagio*, le plus long des quatre mouvements, le sommet expressif et poétique de la pièce, on pourra s'intéresser au motif en sonneries de cloches qui tinte dans le clair-obscur au piano. Fauré écrira plus tard : « Je me souviens avoir traduit, et presque involontairement, le souvenir bien lointain d'une sonnerie de cloches qui, le soir, à Montgauzy... nous arrivait d'un village appelé Cadirac lorsque le vent soufflait de l'ouest. »

La coda, originale, s'achève dans une atmosphère vaporeuse avec des cordes assourdis.

Le finale, *Allegro molto*, longuement développé, est plein d'énergie, de passion et de turbulence. Son thème de triolets en mouvement a une impulsion implacable mais capitulera devant une mélodie toute douce chantée au piano. Plus tard, des idées contrastées rappellent des thèmes repris à l'origine dans le scherzo et le premier mouvement. Et pour s'accorder avec l'ensemble, la coda conclut en un fortissimo plein de fougue et de véritable jubilation.

